

# ANNALES

DE LA

# SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE LYON.

—  
*Année 1860*

—  
(NOUVELLE SÉRIE.)

—  
TOME SEPTIÈME.



LYON.

IMPRIMERIE DE F. DUMOULIN, LIBRAIRE,  
rue St-Pierre, 20.

PARIS.

CHEZ F. SAVY, LIBRAIRE,  
rue Bonaparte, 20.

—  
1860. — Février 1861.

# NOTICE

sur

## ANTOINE LACÈNE

Par E. MULSANT.

( Lue à la Société Linnéenne de Lyon. )

---

Il est des hommes dont la vie fut toujours si admirable et si pure , dont toutes les actions eurent si visiblement pour mobile l'amour du bien et le bonheur de leurs semblables , qu'on est heureux d'avoir à retracer le souvenir de leurs vertus et de leur dévouement. Ces pensées naissaient naturellement dans mon esprit, au moment où je prenais la plume pour vous parler de l'homme vénéré auquel ces pages sont consacrées.

ANTOINE LACÈNE naquit à Lyon le 30 décembre 1769, au sein d'une famille riche et honorée. Il fut le fils unique de Salve Lacène et de Magdeleine Magnicunin. Son père, homme instruit, après avoir trouvé, dans l'une des branches de l'industrie qui ont la soie pour objet, les moyens d'accroître sa fortune patrimoniale, s'était retiré des affaires, pour consacrer son temps à l'étude et aux arts. Il mit ses soins et ses complaisances à former une collection de tableaux que son fils, héritier de ses goûts, devait un jour augmenter encore. Ce dernier l'avait enrichie, entre autres objets, du Laocoon

de Chinard, qui avait valu à cet artiste le grand prix de Rome ; et le Musée de notre ville doit à sa générosité la possession de ce chef-d'œuvre.

Le jeune Antoine, unique objet des espérances de ses parents, se vit entouré, dès le berceau, des attentions les plus délicates et des affections les plus tendres. Sa mère, surtout, avait pour lui cet amour idolâtre dont l'aveuglement conduit à la faiblesse. Incapable d'avoir la force de se séparer de cet enfant, objet principal de ses pensées, elle apporta un assez long retard au commencement de ses études. Il n'entra au collège qu'à l'âge de douze ans ; mais grâce à son intelligence, il répara bientôt le temps perdu, par son travail et par son application.

A la fin de sa dernière année scolaire, il eut la douleur de faire une de ces pertes irréparables, qui laissent pour toujours dans notre âme des regrets plus ou moins amers, mais dont l'adolescent ne comprend pas aussi bien toute l'étendue que celui qui avance davantage dans le chemin de la vie : la mort lui enleva son père le 6 septembre 1789.

Au moment où il quittait les bancs de l'école, et où il arrivait à la jeunesse, les idées nouvelles qui devaient conduire à une révolution, parurent d'abord sourire à son cœur noble et généreux ; mais dès qu'il s'aperçut qu'au lieu de songer seulement à réformer les abus, on voulait faire table rase du passé, pour édifier à nouveau ; quand il vit surtout le trône menacé, ses illusions ne tardèrent pas à s'évanouir ; il s'attacha au drapeau de notre antique monarchie, à laquelle son cœur resta fidèle jusqu'à son dernier soupir.

Indigné bientôt des excès de la Convention, il fut un des premiers à s'enrôler dans les rangs de cette milice lyonnaise qui devait combattre dans nos murs, contre le pouvoir qui pesait sur la France. Il fit partie de la garde à cheval ; et quand M. de Précý convia ses concitoyens à prendre les ar-

mes, il eut seul le courage d'accompagner le tambour chargé de proclamer cet appel dans tous les quartiers de la ville.

Il n'en fallait pas tant pour attirer l'attention du comité révolutionnaire ; aussi, après le siège, fut-il obligé de se cacher, pour soustraire sa tête à l'échafaud. Il trouva d'abord un asile assez rapproché de la cité : mais sa mère craignant de voir sa retraite découverte, profita de la première occasion pour le faire passer à l'étranger. Elle le confia à l'un de ces hommes qui, dans ces temps difficiles, se chargeaient moyennant une récompense honnête, de faciliter la fuite des émigrants. Arrivé à Carouge, muni d'un faux passeport, il courait le risque d'y être arrêté : la prudence de son guide le sauva de ce danger. Donnez-moi vos papiers, lui dit-il, et au lieu de vous présenter, allez m'attendre dans le village voisin. En y arrivant, aux abords de la nuit, Lacène vit la porte de l'église ouverte ; il se glissa dans le lieu saint, et se blottit dans un confessionnal, où il ne tarda pas à s'endormir. S'étant éveillé de grand matin, et trouvant alors l'église fermée, il essaya de grimper sur le confessionnal, pour tâcher, de là, de s'esquiver par l'une des fenêtres ; mais au moment où il allait atteindre son but, l'objet auquel sa main s'était cramponnée cédant à la traction, se détacha tout-à-coup, et le fit rouler assez lourdement à terre. Après s'être remis de son émoi, une seconde tentative fut plus heureuse, et lui permit de sauter dans le cimetière qui entourait l'église du hameau. Dans sa chute, il tomba près d'une vieille femme, qui était là, priant sur la tombe de l'un de ses proches. Celle-ci croyant à l'apparition d'un revenant, s'enfuit épouvantée, en poussant des cris qui causèrent dans le village une émotion bien naturelle. Cette circonstance permit au guide de trouver les traces du jeune émigrant, qu'il avait en vain cherché durant la nuit, et, tous les deux, ils purent, sans autre encombre, franchir les frontières et arriver à Fri-

bourg. Lacène habita cette ville hospitalière, en compagnie de divers ecclésiastiques, jusqu'au moment où les temps devenus moins orageux, par suite de la mort de Robespierre, il leur fut donné de revoir le ciel si doux de la patrie. Toutefois, après avoir embrassé sa mère, il crut prudent de se soustraire pendant quelque temps encore aux regards ombrageux des hommes du pouvoir.

Pour charmer les moments de sa retraite, il se livra à l'étude avec une ardeur toute nouvelle. Un peu plus tard ; quand il put, en toute assurance, jouir de sa liberté, il suivit les cours de physique et de chimie expérimentales, professés à l'École-Centrale (\*) par M. Mollet.

Lacène, dans son jeune âge, était tombé d'une escarpolette mise en mouvement. On a depuis attribué à cette chute, qui semblait d'abord sans gravité, l'altération qu'il éprouva dans l'un de ses sens les plus précieux, dans celui de l'ouïe. Son oreille commença, vers ce temps, à se montrer moins sensible à l'impression des ondulations sonores. Cette incommodité naissante lui donna des inquiétudes et éveilla en lui le goût de la campagne. Il délaissa un peu son appartement de la ville pour habiter davantage sa propriété de Sainte-Foy. Il s'y livra à la taille des arbres, et particulièrement à celle des pêchers, si imparfaitement pratiquée jusqu'alors, et il contribua à faire connaître les méthodes nouvelles destinées à en accélérer le perfectionnement.

---

(\*) L'École-Centrale était placée au Palais Saint-Pierre. Les professeurs étaient MM. Beranger, pour les Belles-Lettres ; Cogell, pour le Dessin ; Brun, pour la Grammaire générale ; Roux, pour les Mathématiques ; Besson, pour les Langues Anciennes ; Mollet, pour la Physique ; Gilibert, pour l'Histoire naturelle ; Delandine, pour la Législation. Ces Professeurs étaient déjà nommés depuis deux ans, par un jury spécial des citoyens de la ville, quand ils furent installés, en présence des autorités constituées, le premier jour complémentaire de l'an IV. Les cours s'ouvrirent presque immédiatement.

Il goûtait, au milieu de ses beaux jardins, et dans l'étude des œuvres de la nature, ces jouissances délicieuses et cette douce quiétude, qui s'harmonisait si bien avec le calme de son âme.

Mais il lui était difficile, avec son imagination si vive et si facilement inflammable, avec ses aspirations naturelles vers le beau, de vivre au milieu des fleurs, de respirer les suaves parfums exhalés par leur corolle, sans éprouver un vif attrait pour ces gracieuses filles de la terre. Aussi, ne tarda-t-il pas à s'éprendre pour elles d'une passion qui devait, jusqu'à la fin de ses jours, faire la douceur de son existence.

Cet amour, toutefois, ne fut pas assez exclusif, pour empêcher à son cœur d'être captivé par d'autres attraits. Le 16 avril 1798, il épousait sa cousine, mademoiselle Louise Magnieunin, charmante personne, joignant aux grâces et à la plus séduisante beauté, les qualités du cœur et de l'esprit qui devaient être pour lui le gage du bonheur de sa vie.

Cet événement, qui a toujours sur notre destinée une influence si grande, le fit sortir un peu de la solitude dans laquelle il semblait se complaire. Il fallait nécessairement faire connaître sa jeune épouse à ses amis, et la produire ainsi dans le monde, dont elle était l'ornement. Un peu plus tard, il suivit, avec elle, les leçons de botanique de M. Mouton-Fontenille, et prit part aux excursions matinales que le maître, accompagné de quelques disciples, se plaisait à faire aux alentours de la ville. Au retour, ces amis de Flore venaient chez Lacène, près d'une table convenablement servie, se reposer de leurs fatigues, et goûter, dans l'épanchement d'une gaieté libre de contrainte, tous les charmes de l'amitié.

Plusieurs années se passèrent ainsi, au sein des plus douces occupations et des plus aimables jouissances, et son bonheur eût été complet, s'il avait pu voir sa maison animée par un enfant au berceau; mais ce désir bien légitime, pour lequel

l'espérance semblait lui sourire dans ses rêves, ne devait jamais être rempli.

Un événement douloureux, la mort de sa belle-mère, le mit, en 1811, en possession de la campagne d'Écully. A partir de ce moment, il l'habita, pendant la belle saison, avec son beau-frère, Camille Jordan (1). Les dispositions de cette charmante villa sont, comme on le sait, l'œuvre du célèbre Morel (2), dont le génie, en cherchant à imiter la nature, a su trouver le secret de l'embellir et de lui prêter des charmes nouveaux, en créant l'art du jardin paysagiste.

Dans la même année, cette retraite d'Écully vit se reposer, sous ses ombrages, trois personnages dont l'histoire a retenu

(1) Jordan (Camille), orateur et publiciste, cousin de Casimir et Augustin Périer, né à Lyon le 11 janvier 1771, avait épousé mademoiselle Julie Magnieunin, sœur de madame Lacéne.

(2) Morel (Jean-Marie), architecte, peintre et musicien, est né à Lyon en 1728, et mort dans la même ville, en 1810. M. Dumas, ancien secrétaire de l'Académie de notre ville, a consacré, dans le tome II des Archives du Rhône, quelques pages à sa mémoire. M. de Fortair avait précédemment publié : Notice sur la vie et les œuvres de Jean-Marie Morel. Paris, 1813, in-8°, 46 pages. On a de Morel :

1° L'art de distribuer les jardins suivant les usages des Chinois. Londres, 1757, in-8°.

2° Théorie des jardins, ou l'art des jardins de la nature. Paris, 1776, in-8°.

3° Tableau dendrologique. Lyon, an VIII, in-8°.

4° Mémoire sur la théorie des eaux fluantes, appliquée au cours du Rhône depuis la pointe de la Pape jusqu'à la Mulatière. (Archives du Rhône, tome I, p. 441-466). Ce mémoire avait été lu à l'Académie en l'an XIII.

Il a laissé, en outre, deux ouvrages inédits : l'un, sur *la composition de la musique*, l'autre, sur *l'architecture rurale*.

On se rappelle les vers suivants, de Delille, dans son poème des Jardins :

Ainsi, malgré Morel, dont l'éloquente voix,  
De la simple nature a réclaté les droits,  
J'aime ces jeux où l'onde, en des canaux pressée,  
Part, s'échappe, jaillit, avec force élancée, etc.

les noms dans ses annales : madame de Staël <sup>(1)</sup>, le vicomte, qui devait être plus tard le duc Matthieu de Montmorency <sup>(2)</sup>, et madame Récamier <sup>(3)</sup>, et voici à quelle occasion :

L'auteur de *Corine* <sup>(4)</sup>, retirée dans le Blaisois, chez M. le comte de Salaberry, y avait reçu la nouvelle de la mise au pilon, de tous les exemplaires tirés, de son ouvrage sur l'Allemagne, et l'ordre de Savary, alors ministre de la police, de quitter la France sous trois jours. Elle ne voulut pas traverser Lyon, en se rendant à Coppet, sans consacrer quelques heures à Camille Jordan, vivant alors à la campagne. Celui-ci donna, à cette occasion, dans sa maison de ville, un dîner auquel furent conviés bon nombre d'amis. Au dessert, on vint à parler des *Martyrs* de M. de Chateaubriand, dont le succès occupait encore beaucoup les esprits, dans le monde littéraire. Madame de Staël fit l'analyse de cet ouvrage, avec une supériorité d'esprit, une élévation de pensées et une magnificence de langage telles, qu'elle laissa dans l'ébahissement ceux mêmes qui avaient de ses talents la plus haute idée.

La fille de Necker n'avait pas, comme on l'a dit, cette délicatesse et cette régularité des traits, qui prêtent parfois à la figure des grâces si attrayantes <sup>(5)</sup>; mais quand son cœur

(1) Staël-Holstein (Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de), née le 22 avril 1776, à Paris, où elle est morte le 14 juillet 1817.

(2) Montmorency (le duc Matthieu de), pair de France, etc., né le 10 juillet 1760, à Paris, où il est mort le 24 mars 1826.

(3) Récamier (Jeanne-Françoise-Julie-Adélaïde Bernard, épouse de M.), née à Lyon, rue de la Cage, le 3 décembre 1777, morte à Paris le 11 mars 1849.

(4) La première édition de cet ouvrage parut en 1809, en deux volumes in-8; la deuxième, en 1809, en trois volumes in-48; la troisième, en 1810, en trois volumes in-8°.

(5) Madame de Staël, douée d'une si noble intelligence, souffrait, dit-on, singulièrement de n'être pas aussi bien partagée sous le rapport des agrès.

ou son esprit se sentaient excités, son visage s'illuminait d'une beauté intellectuelle; le génie y brillait de tout son feu, et, de ses yeux doués d'une rare magnificence, jaillissaient comme des éclairs, qui annonçaient l'éclat de sa parole.

Le vicomte de Montmorency, attaché depuis longtemps par la reconnaissance à madame de Staël, qui avait été pour lui un ange de salut, dans les jours périlleux de la révolution, avait voulu aussi serrer la main à Camille Jordan et à Lacène, en allant à Coppet, consoler dans l'exil sa malheureuse amie. Le même motif avait, peu de temps après, conduit à Ecully madame Récamier, cette femme célèbre, dont la beauté du caractère se reflétait sur la gracieuse et séduisante perfection de sa figure.

Combien d'autres personnages, plus ou moins célèbres, n'ont pas, depuis cette époque, pris le chemin de la même villa? Les Ballanche <sup>(1)</sup>, les de Gérando <sup>(2)</sup>, les Ampère <sup>(3)</sup>,

ments de la figure. Si elle l'avait pu, elle aurait demandé à la nature de lui enlever ce qu'avaient de supérieur ses facultés intellectuelles, pour lui donner en retour le don de la beauté; et, par un sentiment bien naturel chez une femme, elle se sentait blessée de la moindre allusion capable de lui rappeler qu'elle manquait de cet avantage. Un personnage, dont il est inutile de redire le nom, lui donnait un jour le bras, ainsi qu'à madame Récamier : Combien je me sens heureux, dit-il à ces dames, de me trouver placé dans ce moment entre l'esprit et la beauté. Monsieur, répartit vivement madame de Staël, et avec un ton qui confondit l'interlocuteur, vous êtes le premier qui m'ayez dit que j'étais belle.

(1) Ballanche (Pierre-Simon), de l'Académie française, né à Lyon, le 4 août 1776, mort à Paris le 12 juin 1847.

(2) Gérando (Joseph-Marie Mottet, baron de), pair de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né à Lyon le 29 février 1772, mort à Paris le 10 novembre 1842.

(3) Ampère (André-Marie), membre de l'Institut, etc., né à Lyon le 20 janvier 1775, mort à Marseille le 10 juin 1836.

les Dugas-Montbel <sup>(1)</sup>, ces amis de longue date, venaient dans ces allées embaumées se délasser de leurs travaux, ou s'y livrer aux doux épanchements d'une réciproque affection. Les Menoux <sup>(2)</sup>, les Thomas Dugas <sup>(3)</sup>, les Martinel <sup>(4)</sup>, les Bourgeois <sup>(5)</sup>, les Balbis <sup>(6)</sup>, les Grogner <sup>(7)</sup>, et une foule d'autres, aimaient à visiter ces beaux jardins, à jouir de la conversation de Lacène; ils ne quittaient jamais cet homme aimable et bon, sans être émerveillés de l'habileté du praticien expérimenté, et souvent sans avoir appris quelque chose de nouveau, dans la science de l'amateur des jardins.

Les connaissances horticoles de Lacène l'appelaient naturellement à prendre place parmi les membres de la Société d'agriculture : en 1815, il fut admis dans cette compagnie.

Quelques mois après, les dernières guerres de l'Empire se terminaient par le retour des Bourbons. Lacène, dont le cœur n'aimait pas à demi, salua la restauration de toutes les joies de son âme. Il ne tarda pas à se mettre en rapport avec Fiévée <sup>(8)</sup>, et, pendant plusieurs années, il entretenit avec

(1) Dugas-Montbel (Jean-Baptiste), membre de l'Académie française, etc., né à Saint-Chamond (Loire) le 11 mars 1776, mort à Paris le 30 novembre 1834.

(2) Menoux (Louis-François-Marie), conseiller à la Cour, etc., né à Lyon le 28 octobre 1769, mort le 31 juillet 1833, dans la même ville.

(3) Dugas (Thomas), adjoint au maire de Lyon, durant la Restauration, né à Saint-Chamond (Loire) le 27 mars 1773, mort dans sa maison de campagne de Caluire le 17 novembre 1837.

(4) Martinel (le chevalier Joseph-François-Marie de), directeur de la pépinière départementale, né en Piémont vers 1763, mort à Lyon le 5 avril 1829.

(5) Bourgeois (Alexis-André), né à Guise (Aisne) en 1770, mort à Lyon le 1<sup>er</sup> octobre 1843.

(6) Balbis (Jean-Baptiste, directeur du jardin des plantes de Lyon, né à Moretta (Piémont) le 17 novembre 1765, mort à Turin le 13 février 1831.

(7) Grogner (Louis-Furey), professeur à l'école vétérinaire, né à Aurillac le 4<sup>er</sup> avril 1774, mort à Lyon le 7 octobre 1837.

(8) Né vers 1770, à Paris, où il est mort en 1839.

ce célèbre publiciste une correspondance assez suivie. Leurs idées semblaient puisées aux mêmes inspirations <sup>(1)</sup>. Aussi son ami lui écrivait-il <sup>(2)</sup> : « Il est entendu, entre nous, que l'accord des opinions et des sentiments remplira l'inter-  
« valle de nos lettres, » et, deux ans après <sup>(3)</sup>, il lui disait : « Oui, certainement, vous étiez pour beaucoup dans la note que j'ai mise à la onzième partie <sup>(4)</sup> de ma Correspondance <sup>(5)</sup>. »

Ceux qui ne partageaient pas la manière de voir de Lacène,

(1) Dans la malheureuse année 1816, où l'intempérie des saisons venait occasionner la cherté des subsistances, aggraver les lourdes charges du budget de l'État, et créer ainsi des embarras pour le gouvernement du Roi, Lacène adressa à la Chambre des députés une pétition ayant pour but de faire adopter le généreux projet émis par Fiévée, dans la cinquième partie de sa Correspondance politique, p. 41. *Plan de finance français*.

Voici comment s'exprimait à ce sujet le *Journal politique et littéraire du département du Rhône*, dans son n<sup>o</sup> 23, du 4 mai 1816.

« M. Lacène, dans sa pétition, fait un appel au patriotisme français, et propose, d'après M. Fiévée, la création d'une décoration, pour tous ceux qui verseraient 5,000 fr. ou même 2,500 fr., dans une caisse particulière, et dans un temps déterminé. Il offre, lui, de verser 5,000 fr. sans délai. Il déclare qu'il ne recherche ni distinction ni récompense. Accoutumé, dit-il, à aimer le Roi, pour qui il donnerait volontiers sa fortune et sa vie, il n'a d'autre ambition que le salut de la France. Mais il voudrait cependant que son offre se rattachât à une institution royale, qui ayant tout à la fois pour but, l'intérêt de la royauté et le soulagement des malheureux, déterminerait d'autres Français à suivre son exemple. Tout est possible, ajoute-t-il, au nom du Roi et de l'honneur. Un grand nombre de Lyonnais se joindraient bientôt à lui; et ceux qui, en 1793, combattaient pour la cause du Roi martyr, s'estimeront heureux de donner, à son auguste frère, de nouvelles preuves de leur dévouement et de leur amour. »

(2) Le 6 novembre 1816.

(3) Le 25 mars 1818.

(4) Concernant la conspiration de Lyon.

(5) Correspondance politique et administrative commencée en mai 1814 Paris, 1815-1819, 15 parties, in 8<sup>o</sup>.

ne pouvaient du moins s'empêcher de rendre justice à la sincérité de ses convictions, à la droiture et à la pureté de ses intentions.

Un accident affreux qui pouvait avoir les suites les plus fâcheuses, mit fin en 1818 à cet échange de lettres politiques. Lacène avait voulu monter un de ses chevaux de voiture. L'animal, sans doute trop lourd pour la selle, glissa sur le pavé, devant la façade du Rhône, et tomba sur son cavalier. Dans la chute, l'étrier porta sur la cuisse de celui-ci, et y fit une blessure si profonde, qu'on craignit un moment d'être obligé de recourir à l'amputation. Une consultation des hommes de l'art les plus habiles eut lieu quelques moments après, et à la suite d'un examen attentif de la plaie, le docteur Bouchet put calmer les inquiétudes de la famille et donner des espérances au blessé. Mais le système nerveux trop impressionnable du malade avait été frappé : de là, des transports au cerveau, qui donnèrent des craintes sérieuses pour sa vie. Après divers essais, la musique eut seule le pouvoir de calmer son imagination délirante. Des amis s'entendirent aussitôt pour venir tour à tour, exécuter au pied de son lit des quatuor ou des symphonies, dont la douce mélodie endormait et calmait ses souffrances morales. Souvent l'orgue de barbarie arrêtée sous ses fenêtres eut le pouvoir de produire ces effets salutaires.

Cette maladie affreuse dura trois ou quatre mois. Elle servit du moins à montrer de combien d'estime et d'affection Lacène se trouvait entouré; on faisait foule chaque jour pour venir s'enquérir de ses nouvelles. Il put enfin sortir de son lit et marcher à l'aide de béquilles. Les eaux d'Aix, auxquelles il se rendit durant plusieurs saisons de suite, achevèrent de le guérir.

Dans la même année 1818, le docteur Goullard eut l'heureuse idée de fonder une Société, ayant pour but de donner

à domicile et gratuitement, tous les secours de la médecine aux indigents. Il en parla à M. Régny, trésorier de la Ville, et à Lacène, dont la bourse était toujours ouverte pour toutes les bonnes œuvres. MM. les docteurs Comarmond, Gubian, Jandard et Terme voulurent s'y adjoindre, et, au commencement du mois d'août, le dispensaire fut établi.

Les voyages de Lacène aux eaux d'Aix, voyages qu'il poussa jusqu'à Genève, le mirent en rapport avec des horticulteurs distingués, avec des naturalistes plus ou moins renommés, parmi lesquels MM. De Candolle, le comte de Loche et Huber, le célèbre historien des Abeilles. De là, datent ses goûts pour l'éducation de ces insectes. Il y vit une source de prospérité pour nos campagnes, et dès ce moment il se fit le *missionnaire* des Abeilles. « J'accepte, a-t-il dit<sup>(1)</sup>, cette qualification : cette mission pacifique ne sera le prétexte d'aucun trouble, d'aucune division, et n'élèvera, je l'espère, contre moi aucune récrimination, tout au plus dois-je m'attendre à quelques coups d'aiguillon. »

La mort de Camille Jordan, arrivée à Paris le 19 mai 1821, lui fit aussitôt prendre, avec son épouse, le chemin de la capitale, pour aller porter des consolations à la veuve du défunt. Durant son séjour dans cette reine du monde, il eut l'occasion d'y faire des connaissances variées. Dans les salons de M. Augustin Perrier, parent de son beau-frère Camille, il rencontrait les amis politiques de ce député du centre gauche; chez M. Fiévée et dans quelques hôtels du faubourg Saint-Germain, il aimait à causer avec des personnes d'une opinion plus sympathique à la sienne. Ses goûts le portaient surtout à fréquenter les horticulteurs renommés, et, plusieurs fois, pendant les mois passés dans la capitale, MM. Soulange-

---

(1) Mémoire sur les Abeilles, pag. 43.

Bodin (1). Berlèse (2) et le jardinier en chef du Luxembourg reçurent ses visites intéressées. Il s'y lia avec M. Lombard (3), savant praticien, qui faisait un cours public d'apiculture. Il suivit ses leçons et avec un tel succès que le maître, forcé, un jour, de s'absenter, put se reposer sur lui pour le suppléer.

Quelque temps après son retour de la capitale, il présenta à la Société d'Agriculture de Lyon son Mémoire sur les abeilles, imprimé aux frais et par les soins de cette Compagnie (4). Ce travail, dans lequel sa modestie se plaisait à rendre à M. Lombard toute la part du mérite qui lui revenait, valut à l'auteur de nombreuses et unanimes félicitations (5). Lacène ne se contenta pas d'avoir traité l'histoire des abeilles avec autant de méthode que de clarté; il voulut concourir par d'autres moyens à la propagation de l'éducation de ces insectes, et, dans ce but, il offrit à la Société d'Agriculture une somme de cent francs, pour encourager ce genre d'industrie, presque inconnu alors dans notre département.

(1) Soulange-Bodin (Etienne), fondateur et directeur de l'Institution Horticole de Fromont, à Ris (Seine-et-Oise), né en Touraine en 1774, mort à Fromont le 23 juillet 1846.

(2) Berlèse (l'abbé), à qui l'on doit une monographie du genre *Camellia*.

(3) Lombard (C. P.), procureur au parlement de Paris, avant la révolution, né en 1741, mort en 1824.

(4) Mémoires de la Société d'Agriculture, Histoire naturelle et Arts utiles de Lyon, du 1<sup>er</sup> avril 1821 au 4<sup>er</sup> avril 1822, Lyon, 1822, p. 145 à 224, fig.

(5) Une main restée inconnue à sa famille, lui envoya le billet suivant :

O grand chancelier des abeilles,  
 Du livre qui peint leurs merveilles,  
 Je te rends grâce en *faux bourdon*.  
 Je sens tout le prix de ce don.  
 Puisqu'en retour de ton hommage,  
 Ces charmantes filles du ciel  
 Ont répandu dans ton ouvrage  
 Toutes leurs fleurs et tout leur miel.

Les honneurs qu'il avait toujours fuis, vinrent bientôt, malgré lui, le mettre un peu en relief. La voix publique le désignait pour être le maire de la commune d'Ecully; l'autorité, cédant à ce cri de l'opinion, l'appela à ces fonctions municipales, qu'il lui fut impossible de refuser. La mort récente de sa mère ne lui permit pas, dans le moment d'exprimer à ses administrés combien il était sensible aux témoignages de leur affection; mais à l'expiration de son année de deuil, il leur donna une fête dont le souvenir n'est pas encore éteint.

Le 15 juin 1822, La Société Linnéenne de Paris, qui venait de prendre naissance, lui envoyait le diplôme de membre correspondant. L'établissement de ce corps savant, destiné à propager le goût de l'histoire naturelle, donna à divers Lyonnais l'idée de créer dans notre ville une réunion ayant le même but. Lacène, avec son ardeur accoutumée, mit tout son zèle à faire germer cette pensée, et le 28 décembre suivant, il figurait au nombre des fondateurs (1) de cette Compagnie.

Cependant sa dureté d'oreilles toujours croissante, lui rendant plus difficiles ses rapports avec son conseil et ses administrés, le porta, en 1828, à donner sa démission de maire. En vain, les instances les plus vives lui furent-elles faites; en vain l'autorité voulut-elle le renommer, il persista dans sa détermination (2). Et quand le vent d'une révolution nouvelle emportait, quelque temps après, dans l'exil, la royale

(1) Ces fondateurs furent : Madame Lortet, MM. Aunier, Balbis, Cap, Champagnieux, Chancey, Deriard, docteur Dupasquier, Fauché, Filleux, Foudras, Grogner, Lacène, Madiot, de Martinel, l'abbé Pagès, Roffavier, Tabareau.

(2) En installant son successeur, M. Royé-Vial, il fit à son conseil des adieux dans lesquels se peignait sa modestie et toute la bonté de son cœur. « Avant de quitter le conseil municipal, que j'ai en l'honneur de présider pendant

famille à laquelle il avait voué ses affections : « Ah ! dit-il, en se félicitant de la mesure qu'il avait prise, j'ai donné ma démission à temps ! »

Sa retraite des fonctions municipales le rendit à ses goûts favoris. Depuis plusieurs années (1) il avait étudié les habitudes des Courtillières, insectes d'une vie souterraine, et essayé les divers moyens proposés pour la destruction de ces Orthoptères, qui causent à nos cultures des dommages souvent si considérables. En 1855, il présenta à la Société linnéenne un Mémoire sur ces insectes fouisseurs, et il fit les fonds d'un prix de six cents francs, qui devait être accordé, par cette Compagnie, à l'auteur d'un procédé pour la destruction de ces animaux nuisibles.

Le 7 avril 1857, il lut, à la Société d'Agriculture, une notice sur le marché aux fleurs de notre ville. Il rappelait ce qu'é-

« six ans, j'éprouve le bien vif désir de lui adresser encore quelques paroles.  
 « Ce sont les adieux d'un ami. Qu'il me soit permis de rappeler à mes chers  
 « collaborateurs les travaux auxquels nous avons été associés, de leur témoigner  
 « en même temps les sentiments d'attachement qu'ils m'ont inspirés et le regret  
 « bien amer de me séparer d'eux. Lorsque je fus appelé à la mairie d'Ecully,  
 « par le choix et la confiance de M. le préfet, j'hésitai longtemps à l'accepter :  
 « les dispositions amicales des habitants de cette commune en ma faveur m'y  
 « déterminèrent par dessus tout. Si par la suite, j'ai pris un peu de confiance,  
 « je la puisais dans la bienveillance dont j'étais entouré, et dans votre attention  
 « délicate à me faire oublier une cruelle infirmité.... Je n'ai garde d'oublier  
 « ce que je dois à M. Chipier, mon adjoint : vous avez pu, dans vingt circons-  
 « tances différentes, apprécier son intelligence et sa capacité.... »

Il énumère les travaux faits pendant son administration : les chemins réparés sur une longueur de plus de six mille mètres, et leur largeur portée de 8 ou 9 pieds à 14 ou 15. — Les opérations du cadastre terminées. — La reconstruction de l'église arrêtée d'après le plan le moins coûteux ; une imposition extraordinaire (de 42,600 fr., payables en cinq années), votée, et des souscriptions volontaires souscrites, etc. (Il est inutile d'ajouter qu'il avait été le premier à donner l'exemple de ces souscriptions.)

(1) Voyez : Mémoires de la Société royale d'Agriculture. Histoire naturelle et Arts utiles de Lyon. 1825-1827, pag. 20.

taît, il y a quarante ans, ce marché sur lequel dix ou douze paysans, véritables planteurs de choux plutôt que jardiniers, apportaient quelques plantes vulgaires à un public indifférent. Cette notice était suivie de la proposition d'une exposition annuelle de fleurs dans notre ville.

La Société d'Agriculture en accueillant ce projet, était loin de soupçonner de quel succès serait couronnée cette tentative; et quand, le 2 juin suivant, secondée par les propriétaires et les horticulteurs des environs, empressés de répondre à son appel, elle ouvrit sa première exposition dans l'orangerie du Jardin-des-Plantes, la nouveauté du spectacle y attira toute la ville. Les jours consacrés à la visite et à l'admiration de ces produits si variés des jardins et des serres, furent des jours de fête. Un air de bonheur et de satisfaction brillait sur tous les visages, à la vue de ces richesses végétales, dont la plupart des visiteurs ne soupçonnaient pas même l'existence. Lacène, avec sa modestie ordinaire, repoussait les félicitations dont il était l'objet; mais son cœur convaincu du bien qu'il avait produit, dut éprouver dans ce triomphe une joie bien pure et bien douce : il venait en effet d'inspirer à la population lyonnaise le goût des fleurs, et de créer par conséquent pour les horticulteurs, auxquels il portait un si vif intérêt, une source de bien-être et même de fortune.

Le bruit de cette exposition eut au loin du retentissement, et entoura le nom de Lacène d'un nouveau lustre. La Société d'Horticulture de Paris lui conféra, le 25 mai 1858, le titre de correspondant.

Le succès toujours croissant des expositions suivantes, dues aux soins de notre Société d'Agriculture, inspirèrent l'idée de la création, à Lyon, d'une Société d'horticulture (1). Lacène

---

(1) Cette société, fondée en 1843, a pour but l'amélioration, dans le département du Rhône, des pratiques et procédés de l'art horticole dans toutes ses

aurait, sans contredit, été appelé à la présider, si ses infirmités ne l'avaient forcé de s'éloigner du fauteuil (1).

Il voulut du moins par son zèle et son exemple répondre au but de cette Société. Il redoubla de soins pour se procurer les plantes les plus rares ou les plus brillantes. Il eut bientôt la plus riche collection de camélias qui eut jamais été vue dans nos environs (2).

Les richesses végétales du jardin de Lacène lui valurent, aux diverses expositions, un certain nombre de prix ; mais il

parties. Elle porte le titre de *Société d'horticulture pratique du département du Rhône*. Ses statuts furent approuvés le 13 mai 1844, par M. Duchâtel, alors ministre de l'intérieur, et dès lors elle fut constituée.

(1) Cette compagnie choisit, pour diriger ses travaux, M. Menoux, conseiller à la cour, l'un des hommes les plus dignes et les plus méritants de la ville. Ce vieillard, qui m'honorait de son amitié, a eu, jusqu'à sa mort arrivée dans la quatre-vingt-sixième année de son âge, le rare privilège de conserver sa haute intelligence, son aménité et jusqu'à la fraîcheur de son imagination. Quand il dut obéir au décret forçant à la retraite les magistrats arrivant à la soixante et dixième année de leur vie, l'Académie des Sciences dont il était le doyen, l'appela d'une voix unanime au fauteuil de la présidence, et les Sociétés d'horticulture, d'éducation et littéraire, qu'il présidait déjà avec tant de distinction, lui concédèrent à vie les fonctions dont elles l'avaient investi, pour le consoler de la rigueur d'une mesure qui n'était pas faite pour lui. — MM. Martin-Daussigny et Brun, chacun dans une notice, et M. P. Sauzet dans une improvisation admirable, prononcée sur sa tombe et reproduite par les journaux, ont dignement honoré la mémoire de cet homme de bien.

(2) Une certaine année, au milieu de ces fleurs de toutes nuances qui donnaient à ses serres un aspect enchanteé, l'un des pieds étala une corolle offrant d'une manière très-prononcée les trois couleurs de notre drapeau. Les amateurs ne se lassaient pas d'admirer cette merveille. L'un d'eux félicitait chaudement le propriétaire de la possession de ce trésor : sans doute cette fleur est remarquable, lui dit ce dernier ; mais, ajouta-t-il en riant, à coup sûr elle s'est trompée d'adresse : comment a-t-elle fait de se loger chez un ami exclusif du blanc ?

en reporta toujours sur son jardinier tous les honneurs et tous les avantages.

Notre ami, depuis plusieurs années, ne pouvait plus, en raison de son infirmité, prendre part aux séances de nos divers corps savants. Il voulut cependant encore, en décembre 1845, assister à la fête de famille qui nous réunit chaque hiver. Au dessert, au moment où la gaité plus expansive peut faire excuser certaines excentricités, l'un de nous, dont la voix vibrante était alors d'une sonorité remarquable, se mit à entonner une chanson, avec une force de poumons capable d'assourdir les oreilles les moins délicates. Dès qu'il eut fini, Lacène vint lui serrer les mains : Ah ! mon cher, lui dit-il, quel plaisir vous m'avez procuré ; il y avait plus de vingt ans que je n'avais entendu la romance ! Il rentra chez lui le cœur encore rempli de l'émotion qu'il avait éprouvée. Hélas ! c'était la dernière jouissance qu'il devait avoir au milieu de nous !

On aime à se rappeler encore cet aimable et bon vieillard. Sa taille était moyenne, son corps assez svelte. Sur sa figure brillait une si vive expression d'affabilité, de douceur et d'honnêteté, que sans le connaître on se sentait attiré à lui par un charme irrésistible, et qu'après l'avoir connu, on aurait voulu être jugé digne de figurer au nombre de ses amis.

Nul ne fut plus philanthrope dans toute l'acception de ce mot ; nul ne sentit plus que lui le feu de la charité, de cette vertu divine, sans laquelle toutes les autres ne sont rien. L'amélioration du sort de la classe indigente fut la préoccupation de toute sa vie : il ne pouvait voir des infortunés sans sentir ses yeux humides. Les pauvres honteux, les malheureux de tous genres, convaincus des bontés de son cœur, l'attendaient dans les lieux par lesquels il devait passer, bien certains qu'il laisserait tomber dans leurs mains une généreuse aumône. Les aveugles étaient surtout les objets particuliers de ses soins ; il ne manquait jamais de leur offrir le secours

de son bras, quand il les trouvait exposés à des embarras ou à des dangers.

Le 22 janvier 1847, il passa dans les rangs des vétérans de la Société d'Agriculture. Mais en faisant ainsi ses adieux à cette Compagnie, il voulut lui donner une nouvelle preuve de son dévouement à ses intérêts; il lui offrit une somme de 400 fr. destinée à être donnée en prix <sup>(1)</sup> à l'auteur du meilleur mémoire sur une question d'agriculture ou d'histoire naturelle, désignée par la Société.

A partir de 1849, il se met à tenir un journal quotidien pour suppléer à l'infidélité de ses souvenirs. On voit, en feuilletant ces pages, quel plaisir et quelle émotion lui causaient encore la visite de ses amis, l'arrivée dans ses serres d'une plante nouvelle pour son jardin, ou l'éclosion d'une fleur dont il n'avait pas encore vu la corolle s'épanouir!

Ce journal eut peu d'années d'existence. Lacène voyait s'avancer la vieillesse, et avec elle les infirmités ses tristes compagnes. Toutes ses facultés allaient s'affaiblissant; son intelligence et sa raison durent même, sur la fin, éprouver des éclipses passagères. Mais à mesure que son pied se rapprochait de la tombe, sa foi se ravivait, comme s'il entrevoyait déjà le prix réservé à une vie toute employée à faire le bien.

Il avait fait placer dans diverses parties de sa chambre, pour l'avoir souvent sous les yeux, le nom de M. le docteur Perrin, son médecin; et quand celui-ci venait lui rendre visite, il se prenait à lui baiser les mains: Ma mémoire, lui disait-il, est assez ingrate pour ne pas me rappeler votre nom; mais mon cœur ne saurait jamais perdre le souvenir de

(1) L'auteur auquel ce prix a été décerné est M. Drian, pour sa *Minéralogie et pétrologie des environs de Lyon*, imprimée dans le tome XI des Annales de la Société d'Agriculture, p. 205 et suiv. (Voyez Ann. de la Soc. d'Agr. t. X (1847), p. II et LIV).

vos bontés. Ce cœur, en effet, si sensible et si aimant, resta, jusqu'à son dernier battement, ce qu'il avait été toute sa vie : fidèle à son Dieu, à son roi, à son épouse et à ses amis.

Il s'éteignit, le 14 avril 1859, dans la quatre-vingt-dixième année de son âge.

On a de lui :

1<sup>o</sup> Mémoire sur les Abeilles, et principalement sur la manière de faire des essaims artificiels, d'après la méthode de M. Lombard. *Lyon, Barret, 1822*, in-8<sup>o</sup> de 84 p., fig.

(Imprimé dans les Mémoires de la Société d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles de Lyon, du 1<sup>er</sup> avril 1821 au 1<sup>er</sup> avril 1822, p. 145 à 224).

2<sup>o</sup> Mémoire sur les Courtillières. *Lyon, Louis Perrin, 1835*, in-8<sup>o</sup> de 15 p.

(Imprimé dans les Annales de la Société Linnéenne de Lyon, tome I, 1836).

3<sup>o</sup> Notice sur le marché aux fleurs de Lyon et sur les sociétés d'horticulture, suivie d'une proposition pour une exposition annuelle de fleurs dans cette ville. *Lyon, Barret, 1837*, in-8<sup>o</sup> de 40 p.

(Imprimé aux frais de la Société d'agriculture).

